

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

L'HYMNE AUX GENOUX.

(Fin d'une Séance de la Société des Observateurs de la Femme.)

Quand il fut bien avéré que le marquis n'avoit plus rien à dire, l'assemblée fit silence, et M. l'abbé Satin se leva pour réciter son Hymne à la louange des genoux : mais l'invitation que lui adressa le président de lire assis comme les autres membres, et son refus de s'y conformer, donnèrent lieu à une discussion très-agréable.

Les uns soutinrent que le buste d'un homme, perpendiculairement fixé sur un fauteuil, étoit seul en harmonie avec la gravité académique. Les autres opposèrent des autorités. Le minutieux Patru, dirent-ils, raconte que, quand la reine Christine vint à l'académie française, les lecteurs de prose restèrent à la vérité, assis; mais les poètes, et notamment le fameux Cotin, se dressèrent sur leurs pieds pour débiter des vers furent admirés ce jour-là. « Cette matière ne doit pas être traitée légèrement, s'écrioit un vieillard colére; chaque ordre de fonctions, dans les bipèdes, réclame une attitude appropriée par la sagesse de la nature, et j'en ai heureusement découvert la théorie. Pour les jouissances intellectuelles la situation la plus convenable est la verticale; pour les respiratoires, l'angle droit; et pour les abdominales, le parallèle à l'horison ».

Enfin, l'assemblée termina ce débat à la manière des délibérans, c'est-à-dire par un terme moyen que personne ne tenoit. Considérant que l'Hymne de l'abbé Satin n'étoit ni en vers, ni en prose dite poétique, elle décida que l'auteur la réciteroit dans telle posture qu'il lui plairoit, pourvu que ce ne fût ni assis comme les prosateurs, ni debout comme les poètes. En conséquence, l'abbé mit ses genoux sur son fauteuil, et porta la tête en avant, pour faire écho à la région opposée; et ce fut véritablement posé comme un homme que cet écrivain métis déclama l'œuvre de son talent. Il avoit tant d'influence sur le reste de sa vie,



L'Hymne aux genoux , et ses suites.

Sans être ni un bon ni un mauvais ouvrage, cet hymne aux genoux annonçoit un auteur qui possédè bien sa matière. Le début est une description du mécanisme compliqué du genou ou l'élégance des expressions s'enrichit des difficultés vaincues. L'auteur passant ensuite à la dignité de cette partie du corps humain, y trouve établis les deux plus anciens cultes du monde, ceux de l'amour et de la pitié. Il voit en effet dans les genoux l'autel même où supplie l'amour, entreprenant, et l'autel miséricordieux de la prière en larmes vient fléchir les passions farouches. Si Pollon se fut adressé à eux, Daphné n'auroit pu fuir; si Priam les eût embrassés, Hector fût resté sans sépulture.

S'attachant particulièrement aux genoux de la femme, il en signale les ligamens souples, l'enveloppe polie et les séduisantes courbes. Il distingue le genou tourné en dehors de celui qui est incliné en dedans; et sans hésiter, il préfère ce dernier. Il y a une lumière je ne sais quelle expression de modestie et de mystère, une timidité fine et de volupté concentrée, qui appartient mieux à la nature de la femme. Le genou en dehors, dit-il, m'appelle et me provoque, l'autre m'attend et me retient; mais, en tout cas, conquérir est peu de chose, le vrai triomphe est de conquies. Pour classer à l'avenir ces deux espèces, il nomme la première *le genou militaire*, et la seconde *le genou pudique*.

L'abbé Satin, par un abus d'esprit que je suis loin d'approuver, considère ensuite les deux genoux d'une femme sous le rapport de leur fraternité, et il applique à ces jumeaux cette maxime de politique, que tant qu'ils resteront unis, ils sont invincibles. Il va jusqu'à soutenir qu'ils ont un langage commun; et, afin d'en donner un exemple, il prononce quelques mots d'une éloquence entraînant, et il dit comment un homme s'y prendroit pour les traduire à un genou son voisin, si aucun curieux pût soupçonner leur dialogue.

La dernière partie du poëme étoit d'un intérêt si profond, que toute l'assemblée entière sembloit avoir perdu le besoin de respirer; entraîné moi-même dans l'ivresse générale, je portai momentanément ma main à mon genou, et j'y vérifiai la justesse des mouvemens oratoires à mesure qu'ils étoient indiqués par l'abbé Satin; mais, avant la fin de cet exercice, j'eus la faiblesse d'y abaisser mes regards, et je demeurai glacé d'horreur en reconnoissant que le genou auquel je donnois leçon étoit le mien. J'atteste tout ce que les hommes ont de faiblesse. Je croyois fermement le contraire, et que j'agissois avec raison. O dieux! qui osera répondre des vertus de son âme? Cette pauvre aveugle est ainsi égarée par les sens qui la conduisent!

Ma voisine fût effrayée du trouble de mon visage, et fut irritée de l'audace de mon injure, qu'elle avoit

soufferte avec une patience angélique qui redouloit mes remords, elle profita d'un mouvement de l'assemblée après la lecture de l'Hymne, et elle sortit. Je la suivis dans le dessein de la secourir, si elle se trouvoit mal, et d'expirer ensuite à ses pieds de honte et de douleur. Mais ses pieds, plus légers que le vent, franchissoient les corridors, les escaliers, les vestibules, dont ils connoissoient les moindres détours, et tout ce que je pouvois faire dans mon désespoir, c'étoit de ne pas perdre haleine. Par hasard, sans doute, elle entra dans un cabinet qui, n'ayant pas d'autre issue, termina nécessairement notre course. Atalante s'arrêta donc, et me dit avec un sérieux à pétrifier : « Il faut convenir, M. Philogyne, que vous » bien imprudent ; mais, moi, j'ai résolu d'être sage ».

Je ne sais si la sagesse des femmes doit se définir, *le secret de fermer les portes* ; mais ce fut la chose que fit alors exactement la personne qui venoit de si bien parler.....

CERCELES.

Je ne regrette aucun moment
Hors le moment où je m'ennuie ;
Et je tiens ma tâche remplie,
Pourvu qu'ainsi tout doucement
Je me défasse de la vie.

Voilà l'histoire de tout le monde ; chacun de son côté travaille à se défaire de la vie, ceux-ci d'une manière, ceux-là d'une autre. Quelques-uns, en bien petit nombre, cherchent le plaisir ; le reste ne veut que des passe-tems. S'amuser, les cercles ! Eh ! bon Dieu ! les prétentions ne vont pas haut, et les trois quarts des gens qu'on y rencontre n'ont d'autre but de leur vie qu'à se désennuyer. Pour savoir s'ils renouvellent leur objet, il s'agit de leur demander seulement si l'ennui n'est plus dans le monde que chez eux ; ils vous diront non, et je penserai comme eux. Il ne faut pas leur reprocher s'ils se rendent justice ; ils choisissent d'ailleurs le meilleur moyen, le seul moyen qu'ils aient de valoir : car un ennuyeux, pris tout seul, n'est jamais ennuyeux ; mais, dans la foule, ce n'est pas ainsi qu'on compte ; et dix ennuyeux réunis dans un endroit où il y a du monde, font dix personnes de plus ; ce qui équilibre les raisons pour qu'on s'y porte avec empressement.

Voilà donc un des grands avantages du monde : c'est que les gens y ont leur utilité et leur agrément, presqu'également que les gens aimables ; et comme il est beaucoup plus commun d'être l'un que l'autre, et plus commun de rendre service qu'on ne le reçoit, on ne peut que gagner à se ranger.

On gagneroit peut-être encore plus à écarter tout-à-fait les ennuyeux , mais voilà précisément ce qui ne se peut pas. Les ennuyeux tiennent à tout dans la société ; ce sont des gens dont vous avez besoin , envers qui vous avez des devoirs à remplir ou des mesures à garder ; ce sont vos parens , vos amis. Une femme me parloit un jour d'une autre qu'elle m'assuroit être extrêmement bête. *J'en suis bien sûre*, me disoit-elle , *car je le tiens de son amie intime*. Vous conviendrez que lorsqu'on possède une semblable amie , le mieux est de la voir rarement tête-à-tête. Des convenances d'âge , de société , de voisinage , ont lié deux femmes ; elles trouvent commode de s'asseoir ensemble une loge , d'arriver ensemble dans la maison où elles soupent , mais elles seroient embarrassées de causer ensemble. On se voit donc au milieu d'un monde ; c'est là qu'on se cherche avec empressement , qu'on est si tablement enchanté de se rencontrer.

LA MODESTIE.

APOLOGUE.

Lorsque Jupiter prit le soin
D'assigner aux Vertus leur rang auprès de l'homme ,
Celle qui méritoit la pomme ,
La Modestie étoit demeurée en un coin ;
Elle fut oubliée , on ne la voyoit point.
O vous ! que la grâce accompagne ,
Lui dit le Dieu , les rangs sont déjà pris ;
Mais des autres Vertus vous serez la compagne ,
Vous en rehausserez le prix.

Voici la fin d'une lettre d'un étudiant en médecine de Mont-

Il y a dans ce monde plus d'ignorance que d'injustice. De long-tems on reproche aux filles d'un certain âge de se donner une taille longue et roide , et moi-même j'ai eu quelquefois ce tort , avant que l'anatomie m'eût appris combien les pauvres créatures sont , à cet égard , innocentes de toute exaltation. L'Architecte des femmes a fixé leur buste sur sa base par des liens plus souples que les nôtres , et cela étoit nécessaire pour l'état de maternité ; mais , quand cette dernière destination est éludée , il arrive que l'os sacrum se détache de la vertèbre qui le suit , et que , par une conséquence forcée , la charpente osseuse descend et se durcit au point de devenir la propriété d'un propriétaire.

Ne que vous rencontrerez de ces tailles à fuseau , d'hommes justes et sensibles , de les prendre pour des jansénistes ou de sécheresse de caractère , et vous bien qu'elles sont seulement une triste plai-

» santerie de la nature , qui s'amuse à souder les vieilles filles ,
 » et à donner mauvaise grâce à la vertu ».

Paradis , Purgatoire et Enfer de l'Amour.

Air : l'Amour et le Temps.

Je vois Thémire et mon cœur l'aime ;
 J'ose parler de mes desirs ,
 Et j'adore la rigueur même
 Qui donne du prix aux plaisirs.
 Un jour dans mes bras je la presse ,
 J'en obtiens un tendre retour ,
 Et je chante dans mon ivresse :
 C'est le Paradis de l'Amour.

Bientôt le beau Lindor s'avance :
 Malgré moi je frémis tout bas ,
 Et pour augmenter ma souffrance ,
 Elle l'attire sur ses pas .
 De noirs soupçons l'ame saisie ,
 J'espère et je crains tour-à-tour ,
 Et trouve dans la jalousie
 Le Purgatoire de l'Amour.

Lindor obtient la préférence ,
 Et mon sort n'est plus incertain .
 Le doux flambeau de l'espérance
 A jamais pour moi s'éteint .
 J'ai connu le bonheur suprême ,
 Et quand par un fatal retour
 Je suis haï de ce que j'aime ,
 Ah ! c'est là l'Enfer de l'Amour.

ENVOI AUX BELLES.

Au milieu de tant d'inconstantes ,
 Vous qui me croyez déjà mort ,
 Cessez , beautés compatissantes ,
 De vous allarmer sur mon sort .
 Si dans l'Enfer les Infidelles
 Jettoient jamais mon cœur surpris ,
 Cupidon m'a donné des ailes
 Pour remonter en Paradis.

Par A.

On trouve dans le N°. XI des *Annales Statistiques* de la France, l'article suivant sur le costume des femmes du département des Bouches du Rhône :

Le costume des femmes n'est pas le même dans tout le département du Rhône. Dans l'arrondissement de Marseille, excepté les justices de paix d'Istres et de La Ciotat, on ne voit que le costume de Marseille. Il est pesant, les jupes traînaient sur le sol.

La coëffure est un fagot de mousseline grossière qui n'est pas à leur avantage, sur laquelle on voit communément un petit chapeau rond blanc ou noir, à l'entour duquel flottent des rubans de différentes couleurs et presque toujours argentés.

Celui de l'arrondissement de Tarascon et des justices de paix d'Istres et de Salon, est imité d'Arles. Je ne puis mieux le peindre qu'en rapportant les expressions de Béranger dans ses Soirées Provençales, tom. 1. lettre 7, et que voici :

« Un jupon simple et court tombé à moitié sur des jambes chaussées de bas propres et de souliers sans talons, sur lesquels sont des boucles larges et grandes qui font paroître leurs pieds plus petits. Une robe nommée drolet, blanc ou noir, relève l'éclat des carnations, laisse leurs bras presque à nud et caresse leur taille qu'elle dessine avec un coquet avantage. Ce drolet rappelle les stoles flottantes des Lacédémoniennes et des prêtresses, qui desservoient les temples des anciens payens. La coëffure y est extrêmement légère; elle se compose d'un coupon de belle mousseline artistement arrangé, et bordé de dentelles. Elle flatte tellement le sexe, qu'on vient de l'adopter à Paris, où on l'y connoît maintenant sous le nom de *marotte*. Le chapeau est toujours noir, sans ruban, le tour extrêmement large avec une petite forme dans laquelle la tête n'entre guais.

Papillonner autour de vingt coquettes,
Etre prudent et léger tour-à-tour,
Rire à propos et dire des sornettes,
Sont les moyens employés en amour.
On veut placer quelqu'un sur ses tablettes,
Voilà pourquoi l'on vient faire sa cour.

(*Extrait du quatrième Chant de la Destinée d'une jolie Femme, Poème érotique par J. B. de M...
Prix 1 fr. 50 cent. et, port franc, 1 fr. 80 cent.
Chez Mongie, libraire, palais du Tribunal, n°. 224.*)

ien, 11 floréal. — La fille d'un ancien procureur de cette
ient, après un second divorce, de passer à de troisièmes
s, et son dernier mariage a donné lieu à une aventure
piquante. Mariée d'abord à un riche propriétaire dont elle
deux enfans, elle s'en sépara pour épouser un ancien
venoit d'abdiquer le sacerdoce. Une fille naquit de
de union. Son inconstance naturelle ne lui ayant pas
rester plus de deux ans avec son nouveau mari, elle
t obtint son divorce. Un troisième candidat s'est mis
r les rangs, sans craindre le sort de ses prédéces-
seurs, peut-être dans l'espoir de se trouver bientôt traité

de la même manière. Le père de ce dernier a cru devoir refuser son consentement à ce mariage, et, en sa qualité de maire de la commune, s'est opposé à la publication des bans. Le fils, usant des droits que lui donne sa majorité, a fait à son père les sommations d'usage, et a requis l'adjoint de faire les publications. Par une singularité assez étrange, cet adjoint se trouve être l'ancien curé, et le prédécesseur immédiat du nouvel époux. Il a, dans cette occasion, rempli de bonne grace les obligations attachées à sa place; et ainsi le second mari a publié les bans du troisième.

(Gazette de France.)

LOGOGRIPE.

Sans ma tête je suis une interjection,
Peignant une douleur subite;
Et l'on voit, sans ma queue, en moi, l'insecte herna
Dont on craint la concession,
Près du mendiant qu'on évite.
Mais avec tête et queue on m'entend à l'instant,
Exprimer certain bruit qu'un corps fait en tombant.

B.

Le mot du Logogriphe inséré dans le numéro du 5 floréal
Peur aulieu de *Bœuf*.

Celui du numéro dernier est *Bœuf*.

Les Nos. 21 et 22 de la *Bibliothèque Commerciale* et
6 et 7 de la *Bibliothèque Physico-économique* viennent
roître chez F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Haute
n°. 21.

Le cinquième Recueil de Romances pour le piano
M.^{lle} Delia B***, par F. Blanquini. Prix 6 fr. port franc
chez Leduc, éditeur et marchand de musique, rue V
n°. 41.

EXPLICATION DES GRAVURES, Nos. 467 ET

La température n'ayant pas changé, les modes restent
près les mêmes. On porte toujours des capotes à pass
larges et des chapeaux, soit en paille soit en tissu paille
très-profonds. Les rubans, sur les chapeaux, se plis
jours à plis crevés; et les rûches de taffetas découpe
d'un usage très-fréquent. Ce qui paroît le plus no
des capotes à cul rond, piquées, dans leur ent
bouillons; nous en avons vu en Florence rose
jonquille et en vert: ces quatre couleurs sont,

celles que les modistes emploient le plus souvent. Les couturières-lingères font toujours beaucoup de juives, beaucoup de fichus-guimpes, de fichus à fraises et de fraises détachées. Les juives se garnissent tantôt en chicorée, tantôt en mousseline festonnée en dents de scie. Le règne des canezous est passé. La mode des fichus savoyards, des cornettes et des toquets en tulle brodé ne se passe point. Les cornettes, pour la plupart, tiennent maintenant des toquets : à quelques-unes sont adaptées des barbes quarrées qui se relèvent. La fleur à la mode est l'aubépine. On cite comme nouveau un ruban lilas et orange, rayé et nuancé. Dans les assemblées de femmes opulentes, on voit toujours une très-grande quantité de têtes tondues. Arrivée dans sa loge, une femme élégante quitte son chapeau, l'accroche et reste tête nue.

Les jeunes gens font faire les cols de leurs chemises très-hauts. Pour qu'un col soit bien à la mode, il faut que les angles qui dépassent la cravatte, montent au niveau des narines :

Les caisses des voitures se peignent maintenant en écaille, avec de larges filets d'or au pourtour : les trains, en rouge marante, avec des taches noires qui imitent l'écaille ; des filets or remplissent les moulures. Quelquefois, sur les panneaux est peinte une peau de tigre, retroussée en draperie et arrêtée au milieu. La mode des racines de buis est presque passée. Dans chacun des panneaux d'en haut se pratique quelquefois une carne oblongue, à huit pans, que l'on ferme avec des jalousiers. Plusieurs compas se peignent en bleu de ciel. La place des anneaux est changée ; ils se posent au milieu des portières. Dedans des voitures se garnit en drap jaune, quelque fois en coquin rouge. A Longchamp, on a vu une voiture très-requable par la forme et la grosseur des lanternes : ces lanternes placées aux angles, formoient retour d'équerre sur les roues.

La planche 85 de la Collection de *Meubles et Objets de goût* et de paroitre : elle contient deux corbeilles de mariage et un berceau.

Les Nos. se trouvent en collection à notre Bureau, et en détail chez les marchands d'estampes. Les réclamations fréquentes de numéros égarés, nous ont déterminés à retirer, au commencement de nivôse, terme de nos engagements, la souscription que nous avions proposée en vendémiaire.

qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, porteur du citoyen La Mésangère, rue Montmartre, n°. 152, près le Palais, vis-à-vis le café de la Victoire.